

Shakespeare pornographe :
un théâtre à double fond,
de Jean-Pierre Richard

La collection Contrebande
à La Contre Allée

Shakespeare a mal aux dents
(Que traduit-on quand on traduit?),
de Marie Vrinat-Nikolov
et Patrick Maurus

Shakespeare pornographe : un théâtre à double fond

Jean-Pierre Richard

Collection « Offshore »

Éditions Rue d'Ulm, 2019

Scènes obscènes

On le savait, bien sûr : les pièces de Shakespeare sont ponctuées de passages très crus, l'obscénité s'y déchaîne allègrement. Mais on ne savait pas tout ! En fait, ce recours à l'allusion salace, au sous-entendu libidineux est permanent ! Voilà du moins ce qu'affirme Jean-Pierre Richard, dans son *Shakespeare pornographe*, sous-titré *Un théâtre à double fond*, paru aux très sérieuses éditions Rue d'Ulm.

Jean-Pierre Richard, admirable traducteur, longtemps directeur du master de traduction littéraire professionnelle de Paris 7, s'est frotté lui-même au grand Will, dont il a traduit ou co-traduit sept pièces pour la Pléiade. Il sait donc de quoi il retourne. Selon lui – et selon d'autres commentateurs en langue anglaise qui ont levé ce lièvre avant lui – l'œuvre shakespearienne tout entière se compose d'un texte et d'un sous-texte : sous le contenu manifeste, officiel, se dissimule (plus ou moins) un tissu serré de références aux organes sexuels et aux diverses pratiques dont ils sont le théâtre – et ce constamment, sans mollir, jusque dans les scènes les moins érotiques à première vue. Si bien que chacune des pièces du grand secoueur de lance, qu'elle soit tragédie, comédie ou drame historique, s'accompagne en douce d'une farce pornographique.

Le lecteur qu'un doute habite verra bientôt ses réticences balayées par l'érudition étourdissante de l'auteur, la minutie de ses analyses, son aisance à les enfiler. Tous les indices convergent. On en reste baba. On ne peut plus lire ou écouter Shakespeare, après avoir

tâté de ce livre, sans être pris de vertige, sans que la terre ferme du langage ne se change en sables mouvants et qu'on pressente des gouffres cachés sous les mots et les phrases les plus innocents. (Ou innocentes ? Masculin, féminin, à cette époque ça se mélange déjà.)

Pourquoi ce recours compulsif et caché à la pornographie ? Parmi les pages les plus passionnantes de l'ouvrage, celles où l'auteur cherche à l'expliquer. Est-ce dû à l'époque, très intolérante à l'égard de certains plaisirs ? À la nature même du jeu théâtral ? On s'en voudrait de déflorer ici les analyses pénétrantes de ce livre ; ceux d'entre nous qui l'achèteront ou le voleront iront avec profit aux pages 138, 231 et 235, par exemple, et à celles, terrifiantes, où l'auteur décrit le (ou la) Londres de ce temps-là.

Mais le plus beau sans doute, dans cette étude aussi superbement écrite que finement pensée, c'est la conclusion concise et convaincante où l'auteur concentre ses constatations.

« Tout le théâtre de Shakespeare a été écrit en collaboration : celle du dramaturge avec le pornographe, toujours prêt à exploiter les situations créées par son collègue comme à lui imposer celles de son invention. »

« Shakespeare se fait le sapeur de ses propres ouvrages. Bâtit-seur-démolisseur de sa propre création, du même souffle il érige et il creuse... »

Un léger regret, cependant, pour les praticiens que nous sommes. Et la traduction dans tout ça ? On aurait aimé savoir si certains parmi nous ont tenté de rendre cet aspect de l'œuvre. On imagine les malheureux, face à une tâche déjà bourrée d'embûches, besognant sur des phrases comme le fameux « Un soudard ne vit que de rapines »... Bonjour la débandade.

Michel Volkovitch